

ANNA

Du chemin du coteau où elle vidait dans la benne son panier de vendangeuse, Anna découvrait jusqu'à l'Indre coulant au bas des pentes. Et son cœur eut un petit sursaut. M. de Jaulzy montait par les vignes.

Deux fois déjà, elle l'avait rencontré, depuis qu'il était en villégiature chez M. de Bierne, au château des Ormes. En la croisant sur la route, il avait eu, pour répondre à son bonjour, un air surpris et charmé ; puis, dans la ferme où il demandait, au retour d'une promenade, une tasse de lait, son sourire était devenu grave, nuancé d'un intérêt, lorsqu'il avait appris qu'elle était une enfant placée par l'Assistance. Et le souvenir de ces deux rencontres, en se prolongeant en elle, avait éveillé dans son cœur la douceur de rêves ingénus et sans but, que peut-être suscitaient en elle des atavismes obscurs. Or, voici qu'il était là. Voici qu'il venait par le chemin, qu'il allait passer près d'elle, la voir, lui parler encore, peut-être.

Anna s'était rejetée dans la jouelle. Une confusion lui vint de sa jupe fruste ; elle épongea son front, entra sous l'auvent de sa capeline une mèche blonde envolée. Et son émoi s'accrut, la serpe trembla dans sa main. M. de Jaulzy approchait. Elle se baissa davantage encore, se cachant parmi les herbes éperdument.

Un bruit de voix, un froissement de jupes et le vol léger d'un parfum révélèrent à Anna que M. de Jaulzy n'était point seul. Lorsqu'elle osa relever la tête et se retourner, elle reconnut, près de lui, Mme de Bierne. La jeune femme allait d'une démarche lasse et heureuse. De son ombrelle qui cachait les deux têtes, le voile blanc de son chapeau s'envolait. Une angoisse soudaine serra le cœur de la fillette. Elle se redressait, pour les suivre, par-dessus les cepts, d'un regard de détresse, et quand elle eut cessé de les voir, elle se jeta derrière une touffe d'osiers. Ils allaient tou-

jours, ils montaient vers le sommet du coteau, vers un bois qui le couvrait, vers de l'ombre et de la solitude. L'angoisse d'Anna s'aviva, devenue pareille à une morsure. Alors, derrière eux, elle se glissa, de proche en proche, parmi les vignes.

Non, je t'en prie, disait Jaulzy, ne nous éloignons pas... Ton mari...

—Si! si! s'obstina Mme de Bierne. Allons jusqu'au bois!

A cause de la grappe qu'elle mordait, son ombrelle allait en arrière un peu. Le soleil, qui lui plissait les paupières, aiguillait en flèches la flamme de ses yeux noirs, et sa bouche restait humide des grains écrasés dont elle rejetait la pulpe. Une odeur de moût, venue des raisins et des feuilles froissées, se mêlait à ses parfums délicats. L'ombre des jouelles où s'agenouillaient les vendangeurs rendait leurs besognes indistinctes ; un cri, des rires aigus, par moment, faisaient se retourner les porteurs de bennes, qui, debout, leurs bras nus appuyés à leurs perches, laissaient voir, de l'entrebâillement de leurs cols, des poitrines de bêtes.

—Si! si Jusqu'au bois! répéta Mme de Bierne.

Ils dépassèrent les vignes. Une guêpe, qui les cerclait de son vol, les quitta aux premiers arbres, fila comme une balle d'or. Le bois, derrière eux, laissa retomber sa tenture.

—Non! protesta Jaulzy, c'est fou!

Sa parole, sous un baiser, s'acheva en une petite plainte. La taille de la femme, entre ses bras, ployait comme un jonc souple. Elle souriait, des flammes voguaient sur l'eau radieuse de ses prunelles, sa lèvre rouge avait, sur les dents blanches, le retroussis sensuel des faunes, et ses gestes alanguis libérèrent de sa nuque moite de petites senteurs sauvages. La rumeur lente des choses, le fourmillement infini des vies éparses dominaient toute pensée. Du sol, des sèves en travail, une ivresse montait. Une minute des premiers âges, dans la forêt ancestrale, auguste et protectrice, revécut.

Des branches, soudain bruient. Jaulzy, tandis que Mme de Bierne se rejetait au profond du fourré, s'avança vers la lisière. M. de Bierne y surgissait. Rouge, la face violente, il fonçait comme un sanglier.

—Ma femme... je vous prie?

—Mais, répondit Jaulzy, je pense qu'elle est dans les vignes!

—Pardon! je vois son ombrelle.

—Elle me l'avait confiée. J'ai oublié de la lui rendre.

—Allons donc!

Et comme Jaulzy lui barrait le chemin, il ordonna:

—Laissez-moi passer!...

—Monsieur, essaya Jaulzy, je ne comprends pas. Vous me parlez sur un ton...

—Laissez-moi passer!

—Quand vous m'aurez dit...

Leurs gestes menaçants tout à coup retombèrent. Du fourré, non loin d'eux, une forme se levait, une fillette qui, le visage caché dans ses mains, demeura immobile et muette.

—Anna? s'écria M. de Bierne. Que fais-tu là?

Et, coup sur coup :

—Allons! Parle! Réponds! C'est toi qui étais avec M. de Jaulzy?

—Oui! fit Anna d'un signe de tête.

Tous trois, un moment, gardèrent des poses de statues. Puis M. de Bierne, avec un rire :

—Oh! je vous demande pardon, Jaulzy! Je vous laisse.

Son rire, dans l'éloignement, sonna de nouveau. Jaulzy alors se retourna :

—Anna! appela-t-il doucement.

La jeune fille n'était plus là.

La journée de vendanges s'acheva. Le soleil déclinant épandit sur les façades blanches des maisons lointaines une teinte d'or. Les choses, peu à peu, s'estompèrent. Les porteurs de bennes dessinèrent des gestes nobles, les vendangeuses, leurs paniers sur la tête, érigèrent, sur le ciel mauve, des silhouettes antiques. Une brume, qui se levait de l'Indre, flotta sur la vallée. Puis les charrettes s'ébranlèrent, avec des heurts retentissants. Les voix des femmes se perdi-